



Lycée(s)	Général	Technologique	Professionnel	
Niveau(x)	CAP	Seconde	Première	Terminale
Enseignement(s)	Commun	De spécialité	Optionnel	
Français				

## Objet d'étude : le théâtre du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle

### Réécritures de Corneille

#### Liens avec le programme<sup>1</sup>

« Entre les bornes fixées pour chaque objet d'étude, le programme national, renouvelé par quart tous les ans, définit trois œuvres – parmi lesquelles le professeur en choisit une – et un parcours associé couvrant une période au sein de laquelle elle s'inscrit et correspondant à un contexte littéraire, esthétique et culturel. L'étude des œuvres et des parcours associés ne saurait donc être orientée a priori : elle est librement menée par le professeur. » (programme de français de première des voies générale et technologique)

*Le Menteur* de Pierre Corneille et son parcours associé « Mensonge et comédie » sont inscrits au programme national des classes de première des voies générale et technologique, pour l'objet d'étude « le théâtre du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle ».

« **Tristan** : Celui qui ment dans les petites choses  
Perd tout crédit quand il dit vrai.<sup>2</sup> »

Juan Ruiz de Alarcón, *La Vérité suspecte*, Acte II, vers 2146-48

### Une comédie espagnole adaptée au « goût français »

À l'instar de ses contemporains qui puisent en Italie ou en Espagne leurs sources d'inspiration (ainsi de *La Bague de l'oubli* de Jean de Rotrou en 1635 inspirée du *Sortija del Olvido* de Lope de Vega, ou du *Roland furieux* de Jean Mairet en 1638, adaptation du roman de *l'Arioste* que le dramaturge « accomode à la scène » comme il l'indique lui-même dans son épître dédicatoire au Comte de Belin), Corneille, après le succès rencontré par *Le Cid* en 1637 (inspiré de *Las Mocedades del Cid* de Guillen de Castro) et la résolution de la Querelle par l'Académie, se réclame à nouveau, avec *Le Menteur*, du Siècle d'or espagnol. Certes, la paternité de *La Verdad sospechosa* (« la vérité suspecte ») est dans un premier temps erronée dans la préface de 1644 : « quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et je me suis laissé conduire au fameux LOPE de VEGA, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre *LA VERDAD*

1. [Programme national d'œuvres pour l'enseignement de français pour l'année scolaire 2024-2025](#)

2. *Théâtre d'Alarcon traduit pour la première fois de l'espagnol en français*, traduction d'Alphonse Royer, Paris, 1865, Editions Michel Lévy Frères.

SOSPECHOSA et me fiant sur notre Horace qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres, j'ai cru que nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne ». Mais l'erreur est rectifiée par Corneille dans *l'Examen de 1660* pour l'attribuer à son véritable auteur, Juan Ruiz de Alarcón (1581-1639) : « On l'a attribué au fameux Lope de Vegue ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre ».

En effet, Juan Ruiz de Alarcón peste dès 1634 contre des imprimeurs peu scrupuleux : « Les huit comédies de ma première partie et les douze de cette seconde sont toutes à moi, bien que certaines d'entre elles aient été plumées par d'autres corbeaux, comme le *Texador* de Segovia, *La Verdad sospechosa*, *Examen de maridos* et d'autres qui sont imprimées sous d'autres propriétaires ; la faute des imprimeurs... »<sup>3</sup> dans une adresse au lecteur en exergue de l'édition de la seconde partie de ses pièces. Ainsi la paternité originelle est-elle rétablie par son auteur et par Corneille à sa suite, dès qu'il en a connaissance.

L'argument de la pièce espagnole est le suivant : Don Garcia, jeune étudiant revenu de Salamanque à Madrid pour répondre aux vœux de son père, tombe amoureux de Jacinta qu'il croit être Lucrecia. Il multiplie les mensonges pour parvenir à séduire la jeune femme, qui, de son côté, est amoureuse de Don Juan de Sosa dont elle est aimée en retour. Le quiproquo sur l'identité de la femme convoitée et les nombreux mensonges de Garcia le contraignent au dernier acte à épouser Lucrecia, qu'il n'aime pas, pour préserver *in fine* l'honneur de sa famille.

### Analyse d'image

Support : [Affiche de la pièce mise en scène par Rafa Castejón avec la Compañía Nacional de Teatro Clásico](#) - México – Palais des Beaux-Arts – Juillet 2014

Après une analyse des gestes du personnage figurant sur l'affiche, on invite les élèves à chercher dans *Le menteur* des citations montrant que le caractère mensonger des discours est soupçonné et conduit ainsi à les redoubler, notamment lorsque Dorante nie ses propres fourberies.

Exemples :

- À Clarice : « Moi, marié ! ce sont pièces qu'on vous a faites. / Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir » (III,5 vv.966-67)
- À Cliton : « Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ? » (IV, 3 v.1173)
- À Géronte : « Qui vous dit que je mens ? » (V,3 v.1530)

### Piste de travail avec les élèves : être gentilhomme au XVII<sup>e</sup> siècle

Afin d'établir une définition du gentilhomme ainsi que les conséquences morales qu'implique un tel statut, on peut dans un premier temps étudier un extrait de *La Vérité suspecte* d'Alarcon avant de le mettre en regard avec la version de Corneille à la scène 3 de l'acte V (vers 1501 à 1529), où le dramaturge rompt avec son modèle, en insérant notamment des références nationales : « Avec toute la France aisément je le crois » (v.1504).

Enfin, les élèves étudient la tirade de Dom Louis du *Dom Juan* de Molière 1665 (IV, 4) sur le même thème.

3. Citée dans *La Verdad sospechosa*, édition Catedra Letras Hispánicas, Madrid, 1976, sous la direction d'Alba V. Ebersole, p. 28.

**Extrait 1 :** Juan Ruiz de Alarcón, *La Vérité suspecte*, Vers 1395 à 1460

DON BELTRÁN

Êtes-vous gentilhomme, Garcia ?

DON GARCÍA

Je me tiens pour votre fils.

DON BELTRÁN

Et suffit-il d'être mon fils pour être gentilhomme ?

DON GARCÍA

Je le pense, seigneur.

DON BELTRÁN

Quelle pensée erronée ! Celui-là seul qui agit en gentilhomme l'est. Qui donna naissance aux maisons nobles ? Les illustres actions de leurs premiers auteurs. Sans tenir compte de la naissance, des hommes humbles dont les actions furent grandes ont illustré leurs héritiers. C'est la bonne et la mauvaise conduite qui fait les mauvais et les bons. En est-il ainsi ?

DON GARCÍA

Que les grandes actions donnent la noblesse, je ne le nie pas ; mais vous ne niez pas que sans elles la naissance la donne aussi.

DON BELTRAN

Si celui qui est né sans l'honneur peut l'acquérir, n'est-il pas certain que par contre celui qui naquit en le possédant peut le perdre ?

DON GARCÍA

Il est vrai.

DON BELTRÁN

Donc, si vous commettez de honteuses actions, quoique vous soyez mon fils, vous cessez d'être gentilhomme ; donc si vos vices vous déshonorent publiquement, le blason paternel importe peu, les illustres aïeux ne servent pas. Comment se fait-il que la renommée vienne apporter jusqu'à mes oreilles vos mensonges et vos fourberies dont s'étonnait Salamanque ? Quel gentilhomme et quel néant ! Noble ou plébéien, si la seule accusation de mentir déshonore un homme, que sera-ce donc de mentir réellement et de vivre sans honneur selon les lois humaines et sans me venger de celui qui m'a dit que je mentais ? Avez-vous l'épée si longue, avez-vous la poitrine si dure que vous croyiez pouvoir vous venger quand une ville toute entière vous le dit ? Se peut-il qu'un homme ait de si viles pensées qu'il devienne l'esclave de ce vice sans plaisir et sans profit ? La jouissance retient les voluptueux ; le pouvoir de l'or domine les avarés, la gourmandise les gloutons, l'oisiveté et l'appât du gain les joueurs ; la vengeance l'homicide, la gloriole et la présomption le spadassin ; le besoin guide le voleur ; tous les vices enfin portent avec eux plaisir ou profit ; mais que tire-t-on du mensonge si ce n'est l'infâmie et le mépris ?

DON GARCIA

Qui dit que je mens a menti.

**Extrait 2 :** Molière, *Dom Juan*, 1665, (IV, 4)

DOM LOUIS

Ah, quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité ? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né, ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage, au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal, est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur, qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

### Vers la dissertation

À la suite de l'étude de ces textes, les élèves pourront chercher des arguments pour réfléchir à la question suivante :

« Dorante est-il un honnête homme ? »

Pistes de travail

- l'appartenance sociale de Dorante / la relation à son père
- l'opposition entre être et paraître
- les conséquences éthiques du mensonge / mensonge et code de l'honneur
- les idéaux sociaux de noblesse et d'honnêteté

Dès la parution du *Menteur* en 1644, Corneille se réfère à son modèle et s'adresse au lecteur par ces mots qui revendiquent d'emblée les libertés prises : « j'ai entièrement dépaysé les sujets pour les habiller à la française ». Plusieurs écarts sont à noter : les références géographiques, d'abord, sont adaptées à la France (nommée aux vers 1504-1505), le soldat – venu du Pérou dans la pièce originelle – a combattu en Allemagne (v. 144) chez Corneille, qui rapporte les faits aux circonstances historiques contemporaines de la guerre de Trente Ans (1618-1648).

Mais c'est surtout le dénouement qui est modifié pour plaire au public parisien : « Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire » (*Examen de 1660*). Ainsi, à la scène 6 de l'acte V, lorsque le quiproquo sur l'identité des deux femmes est levé, Dorante, d'abord confus, s'exclame :

Bonne bouche ! J'en tiens, mais l'autre la vaut bien,  
Et comme dès tantôt je la trouvais bien faite,  
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.  
Ne me découvre point, et dans ce nouveau feu  
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.  
Sans changer de discours, changeons de batterie. (v.1724-29)

Par une pirouette aussi habile que surprenante, Dorante parvient à retourner la situation en sa faveur, et la flamme qu'il déclarait à Clarice au début de la pièce devient simple « galanterie » (v.1766) pour servir son nouvel amour : « Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur » (v.1768).

Quant à la morale, on assiste là encore à un véritable renversement.

#### Tristan<sup>5</sup>

Vous comprenez maintenant combien le mensonge est nuisible, et l'assemblée comprendra que dans la bouche du menteur la vérité est suspecte.<sup>6</sup>

*La Vérité suspecte*, v. 3107-3111

#### Cliton, seul

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !  
Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.  
Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,  
Par un si rare exemple apprenez à mentir.  
*Le Menteur*, v.1801-1804

5. Tristan est le valet de Don Garcia dans la pièce d'Alarcon.

6. Traduction d'Alphonse Royer, *op. cit.* (« Y aquí verás cuán dañosa / es la mentira y verás / el Senado, que en la boca / del que mentir acostumbra, / es la verdad sospechosa. » *La Verdad sospechosa*, vers 3107 à 3111)

Si le dramaturge espagnol rétablit l'ordre social en châtiant à la fin de la pièce le menteur, qui se voit contraint d'épouser une femme qu'il n'aime pas, Corneille, lui, s'en amuse par la bouche de son valet. Il admire l'art de Dorante à se sortir vainqueur de toutes les situations, et loin de le condamner, invite le spectateur non pas à abhorrer le mensonge, mais à apprendre à s'en servir. Faut-il y lire une nouvelle manière de se comporter en amour ? de se mouvoir en société, en ébauchant par le rire un art du courtisan qui triomphera bientôt à la cour de Louis XIV ?

En tout cas, la duplicité dont fait preuve Dorante, son art de la parole et de la séduction ne trouvent pas le châtiement attendu, et si l'ordre moral et familial est rétabli malgré tout à la fin de la pièce, il ne va pas sans quelques accents libertins qui traversent déjà la société du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

## Le Menteur, une parodie ?

Dans son « Épitre » de 1644, Corneille, qui a délaissé la comédie depuis 1634 avec *La Place Royale*, dit répondre à la demande des spectateurs en mal de divertissement : « J'ai fait *Le Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres, qui suivant l'humeur des Français aiment le changement et, après tant de poèmes graves dont nos meilleurs plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir ». *Le Menteur* et sa *Suite* seront les dernières comédies dans sa carrière de dramaturge. Pour autant, il ne renonce pas complètement à faire référence à ses propres tragédies en se citant lui-même à plusieurs reprises, avec une dimension parodique aisément identifiable pour le spectateur du XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi le vers 340 de Camille dans *Horace* (1640), « Le devoir d'une fille est dans l'obéissance », est intégralement repris par Lucrèce au vers 1795 (V, 7). La situation des deux femmes est pourtant aux antipodes : Camille est confrontée à une guerre qui oppose ses frères et son amant ; Lucrèce, elle, doit s'incliner devant le mariage qu'on lui propose avec le galant dont elle est amoureuse.

L'intertextualité est encore plus nette aux scènes 2 et 3 de l'Acte V, dans lesquelles Géronte reproche à Dorante ses multiples mensonges, et on peut les mettre en parallèle avec les scènes 4 et 5 de l'Acte I du *Cid*, qui voient s'affronter Don Diègue et Rodrigue.

Corneille semble s'amuser de sa propre production et en jouer, en reprenant en écho des vers connus de ses œuvres, dans une sorte de clin d'œil avec son public.

### Pistes de travail avec les élèves : comparaison entre *Le Cid*, Acte I, 4, 5 et *Le Menteur* Acte V, 2,3

Après la contextualisation du *Cid* par le professeur, les élèves relèvent dans un premier temps les vers similaires dans les deux monologues des pères ainsi que le lexique de l'honneur (« sang », « infâmie », « gloire », « honneur », « vertu », etc.). Ils peuvent poursuivre ce travail dans chacune des scènes suivantes avec les fils (*Le Cid*, I,5 et *Le Menteur*, V,3).

Il s'agit de mettre au jour le décalage entre les deux pièces, l'une tragique où l'honneur doit être lavé dans le sang, l'autre comique où l'emploi du même vocabulaire élevé vient servir des inquiétudes plus triviales.

Une mise en voix de la tirade de Géronte pourra être proposée pour mettre en valeur cette dimension parodique.

<b>Le Cid, I,4</b>	<b>Le menteur V,2</b>
<p>DON DIÈGUE</p> <p>Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !  N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers  Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  Mon bras qu'avec respect tout l'Espagne admire,  Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,  Tant de fois affermi le trône de son roi,  Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?  Ô cruel souvenir de ma gloire passée !  Œuvre de tant de jours en un jour effacée !  Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,  Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?  Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;  Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;  Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne  Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.  Et toi, de mes exploits glorieux instrument,  Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,  M'as servi de parade, et non pas de défense,  Va, quitte désormais le dernier des humains,  Passe, pour me venger, en de meilleures mains.</p>	<p>GÉRONTE</p> <p>Ô vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !  Ô de mes cheveux gris honte trop évidente !  Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?  Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?  Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,  Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;  Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,  Il me fait le trompette et le second auteur !  Comme si c'était peu pour mon reste de vie  De n'avoir à rougir que de son infamie,  L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,  Me fait encore rougir de ma crédulité !</p>

### Proposition de lecture cursive : Horace de Corneille

Les élèves auront pour tâche de repérer le vers de Camille et d'en expliquer le contexte tragique, afin de saisir l'enjeu parodique de la fin du *Menteur*.

## La postérité européenne du *Menteur*

Le succès du *Menteur* est immédiat dès la création de la pièce, à tel point qu'il contribue à redonner une nouvelle vie au dramaturge espagnol dont il s'inspire : « Le poète [Alarcon] qui eut l'insigne honneur de créer chez les modernes la première comédie de caractère et qui ouvrit à l'Espagne littéraire cette route nouvelle et morale qu'elle se garda bien de suivre, fut, de son vivant même, si vite et si complètement oublié dans son propre pays, que sa comédie du *Menteur*, traduite en partie et en partie imitée par Corneille, fut de nouveau traduite du français en espagnol »<sup>7</sup>. Ironie de l'hérédité littéraire, qui veut que parfois les imitateurs dépassent leurs maîtres.

Dès l'année suivante, Corneille compose la *Suite du Menteur*, inspirée cette fois de Lope de Vega, *Amar sin saber a quien* (1622). Il présente sa nouvelle œuvre par ces mots : « celle-ci est beaucoup meilleure que l'autre, à cause que Dorante y paraît beaucoup plus honnête homme, et donne des exemples de vertu à suivre, au lieu qu'en l'autre, il ne donne que des imperfections à éviter »<sup>8</sup>. Cette seconde pièce ne connaît cependant pas le même engouement que la première<sup>9</sup> et la postérité du personnage du Menteur reste avant tout liée au jeune Dorante, séducteur à la verve effrénée de la première pièce.

Très vite, l'aura du *Menteur* a des répercussions sur la création dramatique contemporaine. Molière, ami de Corneille, aurait confié à Boileau l'influence de l'œuvre sur sa propre production : « Je dois beaucoup au *Menteur*. Lorsqu'il parut, j'avais bien l'envie d'écrire, mais j'étais incertain de ce que j'écrirais, mes idées étaient confuses ; cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causaient les honnêtes gens ; la grâce et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il fallait toujours choisir un héros de bon ton ; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il fallait établir un caractère : la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie, et celle où il est obligé de se battre par suite de ses mensonges me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans le *Menteur*, j'aurais sans doute fait quelques pièces d'intrigue, *L'Étourdi*, *Le Dépit amoureux*, mais peut-être n'aurais-je jamais fait *Le Misanthrope* »<sup>10</sup>. Voltaire prolongera cette idée dans les analyses de ses *Commentaires sur Corneille* : « Dans un temps où l'on ne connaissait que des aventures romanesques et des turlupinades, Corneille mit la morale sur le théâtre. Ce n'est qu'une traduction, mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière »<sup>11</sup>.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la pièce poursuit son cours avec la reprise en prose de Charles Collé, *Le Menteur* (1772), ou celle de Destouches, *L'Archi-menteur* (1751). En Italie, Goldoni s'en inspire en 1750 avec *Il bugiardo*, où les personnages de la *Commedia dell'arte*, Lelio, Pantalon et Arlequin, prennent les traits des personnages principaux. En Angleterre, c'est Samuel Foote qui reprend en 1764 *The Liar*, adaptation en deux actes de la source cornélienne, où Cliton devient Papillon et Dorante un jeune homme à l'état sauvage (*young wilding*).

Plus récemment, enfin, l'adaptation de Guillaume Cayet et de Julia Vidit au Théâtre de la Manufacture de Nancy en 2017 choisit d'actualiser la pièce pour parler au spectateur du XXI<sup>e</sup> siècle : « Il faut aussi s'adresser à des gens de notre temps. Dorante fait avec la

7. Théâtre d'Alarcon traduit pour la première fois de l'espagnol en français, op. cit., p.12

8. « Épitre de La Suite du Menteur », 1645

9. Voir l'analyse qui en est faite par Corneille dans son *Examen de la Suite du Menteur* (1660)

10. *Théâtre de Corneille*, édition de Félix Hémon, Tome III, Paris, Delagrave, 1897, p. 201. Propos qui auraient été rapportés par François de Neufchâteau (1750-1828).

11. Voltaire, *Commentaires sur Corneille*, 1774, p.359

parole ce qu'aujourd'hui ferait un jeune ado avec un avatar : "Je fantasme une vie, du coup, tout le monde m'aime, like. Plus je raconte des idioties, plus on m'aime, et plus j'obtiens ce que je veux en simulant ce que je ne suis pas". Dans le même temps, et c'est la grande complexité de la pièce, c'est un monde de l'apparence auquel tout le monde participe et auquel tout le monde accepte de participer. C'est une règle tacite : ok, on est tous des menteurs. Dorante, en étant plus menteur que les menteurs, est le révélateur des mensonges de tous les autres. C'est comme si on avait un supra-avatar qui arrivait sur Facebook et qui révélait à chacun ses mensonges [...]. »<sup>12</sup>

### Pour aller plus loin

On peut proposer aux élèves de visionner en ligne des extraits de la mise en scène de Laurent Pelly du *Menteur* de Goldoni au Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées en 2008, pour en découvrir notamment la scénographie qui reproduit une Venise miniature sur une scène recouverte d'eau.

À leur tour, les élèves peuvent proposer leur propre scénographie du *Menteur* de Corneille, en justifiant leurs choix.

12. [Le Menteur, Pièce démontée n°259, Octobre 2017, Canopé Editions](#), p.24. Annexe 1 : Entretien avec Julia Vidit, metteuse en scène et Guillaume Cayet, dramaturge, mai 2017.